

L'esprit des lieux

Alexandre Fontaine Rousseau

Number 198, March 2021

Ici et ailleurs – variations pour huis clos

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96410ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fontaine Rousseau, A. (2021). L'esprit des lieux. *24 images*, (198), 86–91.

L'esprit des lieux

PAR ALEXANDRE FONTAINE ROUSSEAU



Dans les maisons hantées, où le cinéma s'enferme pour mieux se réfléchir, la mémoire refuse de mourir et les souvenirs s'animent sous la forme de spectres et de visions qui viennent posséder les vivants.

← House de Nobuhiko Obayashi (1977)



Quelque part en Angleterre, dans le comté de Cornwall, Roderick (Ray Milland) et sa sœur Pamela (Ruth Hussey) achètent une superbe maison située aux abords d'une falaise. Ils ont d'abord l'impression d'avoir fait une bonne affaire. Mais si le prix est aussi bas, c'est bien entendu parce que la demeure a la réputation d'être hantée...

Avant *The Uninvited* (1944), les histoires de maisons hantées étaient généralement reléguées au registre de la comédie potache. Les fantômes, au cinéma, relevaient jusque-là du ressort comique dans des films tels que *The Cat and the Canary* (1927) de Paul Leni ou encore *The Ghost Breakers* (1940) de George Marshall. À l'exception de quelques productions mexicaines tournées dans les années 1930, dont *La Llorona* (1933) de Ramón Peón ainsi que le très beau *El Fantasma del Convento* (1934) de Fernando de Fuentes, le film de Lewis Allen sera le premier à exploiter pleinement le potentiel horrifique de la figure du spectre, mais aussi à en explorer l'insondable poésie. Symbole d'un douloureux attachement au passé, le fantôme y paraît en effet intrinsèquement mélancolique. L'angoisse qu'il inspire est celle d'une tristesse immémoriale, à laquelle même la mort ne saurait nous arracher. Il est l'expression d'une souffrance resurgissant du passé pour couvrir de son voile d'obscurité le présent.

Il n'est donc pas surprenant que *The Uninvited* ait parfois des allures de mélodrame classique où le surnaturel viendrait en quelque sorte prendre le relais de la psychologie traditionnelle. Stella (Gail Russell), petite fille de l'ancien propriétaire des lieux, est convaincue que l'esprit de sa mère décédée y réside encore. De là son attachement, apparemment irrationnel, à une maison dans laquelle elle a vécu quelques années à peine. La voilà condamnée à y errer elle-même, tel un spectre, habitée par la nostalgie d'un passé qu'elle n'a pas vraiment connu. D'une manière ou d'une autre, les individus sont toujours possédés par l'esprit des lieux dans le film de maison hantée. Le décor a une emprise sur eux, au point de devenir inévitablement un protagoniste à part entière. La caméra se charge de l'incarner, filmant le vide d'une pièce de manière à ce que notre imagination l'emplisse d'une présence invisible. C'est à cela que tiennent toute la finesse du genre et l'intelligence de sa mise en scène, qui invitent le spectateur à s'affranchir des limites de sa propre perception.

Car le récit spectral repose sur l'ambivalence et le doute, ainsi que sur la possibilité que sa prémisse même soit au final le fruit de l'imagination trouble de ses protagonistes. Il s'érige sur cette crainte, tout aussi angoissante que l'hypothèse surnaturelle, que c'est peut-être leur perception du réel (et donc forcément celle du spectateur) qui est faussée. Jamais n'est-ce plus explicitement exprimé que dans le sublime *The Innocents* (1961) de Jack Clayton, coécrit par Truman Capote et mis en image par Freddie Francis, où une gouvernante (Deborah Kerr) est engagée pour s'occuper de deux jeunes orphelins délaissés par leur riche oncle. Lentement mais sûrement, la puritaine Miss Giddens en vient à croire que les enfants à sa charge sont possédés par des esprits malfaisants. Mais le scénario cultive une riche ambiguïté quant à savoir si ce ne sont pas plutôt ses propres désirs réprimés qu'elle en vient à projeter sur les mystérieux agissements de Miles et Flora.

On peut également se poser la question au sujet d'Eleanor Lance (Julie Harris), figure centrale du brillant *The Haunting* (1963) de Robert Wise. Lorsqu'elle se sent « appelée » par l'esprit de la demeure, n'est-ce pas sa propre solitude de même que sa culpabilité refoulée qui sont interpellées par les multiples récits composant la mythologie de Hill House ? La maison hantée exploite ses occupants. Elle attise leurs propres hantises, se nourrissant de cette part d'ombre inavouée qui sommeille en eux. C'est un catalyseur. Les échos qu'elle éveille provoquent une réaction que l'on nomme « possession », faute d'une meilleure explication. Mais la maison hantée ne renvoie ses victimes qu'à leurs propres craintes, leurs propres fantômes, comme le rappelle l'emploi virtuose des miroirs par Robert Wise. Elle les confronte à leur propre passé. Ses mécanismes sont, parfois explicitement, ceux de la psychanalyse. Voilà d'ailleurs pourquoi c'est

↑ **The Uninvited** de Lewis Allen (1944)

→

The Innocents de Jack Clayton (1961)

→

The Haunting de Robert Wise (1963)



souvent à travers la résolution d'un mystère enfoui dans le passé même de la maison que l'on en vient à conjurer le mauvais sort. Dans *The Legend of Hell House* (1973) de John Hough, le corps de l'ancien occupant des lieux se trouve dans une pièce cachée ; et c'est en découvrant celui-ci, exposant ainsi son terrible secret, qu'il devient possible de libérer la demeure du joug de son esprit.

Chez Nobuo Nakagawa, considéré comme le père du cinéma d'horreur japonais, c'est souvent de la fascination qu'exerce le passé féodal sur l'inconscient national dont il s'agit en fait de s'émanciper. Dans *Black Cat Mansion* (1958), le cinéaste procède d'ailleurs à une ingénieuse inversion des conventions en opposant un présent filmé en noir et blanc à un passé représenté en couleurs. C'est de la primauté du passé sur le présent dans le récit spectral dont témoigne ce dispositif simple. Comme si le présent était moins « actuel » que le passé, tant et aussi longtemps que l'on ne fait pas le geste conscient d'échapper à son emprise. C'est en se familiarisant avec l'histoire sordide de la demeure, construite par un samouraï de l'époque Sengoku, que ses nouveaux occupants finissent par retrouver la paix d'esprit. Ici encore, c'est d'ailleurs un squelette caché

Toutes les maisons hantées (...) sont le reflet du potentiel inépuisable du cinéma.

080

derrière un mur qui détient la clé de l'énigme – et dont la découverte apaise, après des siècles de tourment, un spectre vengeur. Cette idée est actualisée chez Hideo Nakata, qui fait des enfants abandonnés par leurs parents trop occupés les spectres esseulés d'une modernité insensible dans le superbe *Dark Water* (2002).

La maison hantée est un territoire où toutes les temporalités cohabitent en se superposant les unes sur les autres. D'une certaine façon, c'est à son propre avenir que Marian (Karen Black) est confrontée dans l'excellent *Burnt Offerings* (1976) de Dan Curtis. À condition de s'occuper de la vieille mère de ses propriétaires, supposément âgée de 85 ans, Marian et sa famille obtiennent la permission d'occuper durant tout l'été une superbe maison de campagne. Devenant peu à peu obsédée par le lieu, Marian en vient à s'éloigner des siens à travers cette étrange relation symbiotique par laquelle la maison semble lui soutirer son énergie vitale. Mais, lorsque son mari s'en rend compte, il est déjà trop tard : Marian a pris la place de la mystérieuse dame dont elle s'occupait, victime d'un vieillissement prématuré aux implications vertigineuses. Car on a l'impression, au final, qu'elle a été à la fois happée par le passé et projetée vers l'avenir, dans un double mouvement qui l'écartèle cruellement. On retrouve un motif similaire dans *The Sentinel* (1977) de Michael Winner, où un jeune modèle (Cristina Raines) comprend

trop tard que l'appartement qu'elle vient de louer est en vérité un portail vers l'enfer qu'elle sera condamnée à garder jusqu'à la fin de ses jours.

Tous ces films, d'une manière ou d'une autre, enferment leurs protagonistes. Ils prennent tous, à divers degrés, la forme d'un huis clos où l'espace isole et emprisonne. Dans *The Haunting*, la maison entière aurait été dessinée sans le moindre angle droit par un architecte excentrique. C'est un réseau de lignes diagonales traçant à l'écran une complexe toile géométrique dont les corps semblent toujours captifs. Dans *The Innocents*, les pièces plongées dans la noirceur paraissent à la fois immenses et vides. Mais même lorsque l'action s'échappe vers l'extérieur de la maison, notre regard se bute au mur que forme la lumière aveuglante d'un soleil plombant. Quant aux corridors froidement désincarnés du bloc appartement que filme si brillamment Nakata dans *Dark Water*, ils sont idéaux pour accueillir les apparitions fantomatiques et pour amplifier leur impact. Mais ils sont aussi le reflet de cette profonde tristesse qui habite le récit, à tel point que d'innombrables inondations viennent figurer à l'écran un flot torrentiel de larmes.

L'espace en vient ainsi à se disloquer et se déconstruire sous l'effet de forces surnaturelles et de ressorts formels, jusqu'à ce qu'il ne s'agisse plus que d'un concept purement cinématographique. Logiquement, l'apothéose du genre est donc un film si délirant qu'il menace constamment de s'effondrer sous le poids de sa propre inventivité. Totalement unique, l'incroyable *House* (1977) de Nobuhiko Obayashi propose en effet un florilège d'images éclatées qui semblent vouloir repousser les limites du possible – des images qui se hantent, se cannibalisent elles-mêmes. Voici un film qui bascule entièrement dans le registre du fantastique, s'abandonnant sans aucune retenue à un régime inédit où l'image s'est finalement affranchie de tout ancrage au réel. Toutes les angoisses du genre sont pourtant au rendez-vous, amplifiées par une étrangeté ambiante qui transforme le rire en extension naturelle du hurlement. Toutes les maisons hantées, pourrait-on conclure, sont le reflet du potentiel inépuisable du cinéma ; et celle de Obayashi prend vie en déchaînant visions hallucinées et souvenirs entêtants sous la forme d'une tempête dépassant l'entendement.